

Ce dossier comporte les documents suivants :

- Un corpus littéraire sur les rites funéraires au temps de l'épidémie
- Un corpus sur l'amour : l'épidémie, facteur de séparation ou de consolidation des couples ?
- Un corpus sur l'amour : l'amour naissant, force pour affronter l'épidémie ou refuge pour fuir la crise collective ?
- Un corpus sur le temps : le présent de l'épidémie est-il nécessairement un temps sans profondeur ?
- Un corpus sur « la fin » de l'épidémie : le retour à la vie d'avant est-il possible / souhaitable ?
- Une bibliographie (littéraire et théorique) sur les épidémies

CORPUS SUR LES RITES FUNERAIRES AU TEMPS DE L'ÉPIDÉMIE

Texte 1 – Thucydide, « description de la peste d'Athènes », *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Livre II, IV^e siècle avant J.C, traduit du grec par Jean Voilquin

LII. - Ce qui aggrava le fléau, ce fut l'affluence des gens de la campagne dans la ville : ces réfugiés étaient particulièrement touchés. Comme ils n'avaient pas de maisons et qu'au fort de l'été ils vivaient dans des baraques où on étouffait, ils rendaient l'âme au milieu d'une affreuse confusion ; ils mouraient pêle-mêle et les cadavres s'entassaient les uns sur les autres ; on les voyait, moribonds, se rouler au milieu des rues et autour de toutes les fontaines pour s'y désaltérer.

Les lieux sacrés où ils campaient étaient pleins de cadavres qu'on n'enlevait pas. La violence du mal était telle qu'on ne savait plus que devenir et que t'on perdait tout respect de ce qui est divin et respectable. Toutes les coutumes auparavant en vigueur pour les sépultures furent bouleversées. On inhumait comme on pouvait. Beaucoup avaient recours à d'inconvenantes sépultures, aussi bien manquait-on des objets nécessaires, depuis qu'on avait perdu tant de monde. Les uns déposaient leurs morts sur des bûchers qui ne leur appartenaient pas, devant ceux qui les avaient construits et y mettaient le feu ; d'autres sur un bûcher déjà allumé, jetaient leurs morts par-dessus les autres cadavres et s'enfuyaient.

Texte 2 - Lucrèce, « la peste d'Athènes », *De Rerum Natura*, Livre VI, 1^{er} siècle avant J.C. , trad. du latin par H. Clouard

L'épidémie pour une grande part reflua des champs sur la ville, apportée par les gens des campagnes, foule souffrante qui, à la première atteinte du mal, accourut de partout. Ils remplissaient les lieux publics et les maisons ; ainsi rassemblés, la mort n'en faisait que plus aisément des monceaux de cadavres. Un grand nombre, tourmentés par la soif, roulaient soudain à terre et gisaient près des fontaines publiques : un excès d'eau trop douce à leur mal les avait suffoqués. Beaucoup d'autres répandus dans les lieux publics et à travers les rues, accablés et à demi morts, montraient leurs corps souillés, leurs haillons, et une repoussante saleté : leurs os n'avaient plus que la peau, déjà presque ensevelie sous d'affreux ulcères et dans un linceul de crasse.

Tous les sanctuaires des dieux eux-mêmes, la mort les avait remplis de victimes, et partout les temples des habitants du ciel s'encombraient des cadavres de tant de visiteurs que leurs gardiens y avaient entassés ! La religion ni les puissances divines ne comptaient déjà plus : la douleur présente était plus forte qu'elles. Et les rites funèbres ne s'accomplissaient plus dans la ville où le peuple les avait toujours pratiqués jusque-là. Tout était au trouble et à la confusion, chacun dans l'affliction enterrait comme il pouvait son compagnon. Que d'horreurs la nécessité pressante et la pauvreté inspirèrent ! Sur des bûchers dressés pour d'autres, on vit des gens aller à grands cris déposer les corps de leurs parents, en approcher des torches et soutenir des luttes sanglantes plutôt que d'abandonner ces cadavres.

Ainsi, tout se passait vraiment avec le maximum de rapidité et le minimum de risques. Et sans doute, au début du moins, il est évident que le sentiment naturel des familles s'en trouvait froissé. Mais, en temps de peste, ce sont là des considérations dont il n'est pas possible de tenir compte : on avait tout sacrifié à l'efficacité. Du reste, si, au début, le moral de la population avait souffert de ces pratiques, car le désir d'être enterré décentement est plus répandu qu'on ne le croit, un peu plus tard, par bonheur, le problème du ravitaillement devint délicat et l'intérêt des habitants fut dérivé vers des préoccupations plus immédiates. Absorbés par les queues à faire, les démarches à accomplir et les formalités à remplir s'ils voulaient manger, les gens n'eurent pas le temps de songer à la façon dont on mourait autour d'eux et dont ils mourraient un jour. Ainsi, ces difficultés matérielles qui devaient être un mal se révélèrent un bienfait par la suite. Et tout aurait été pour le mieux, si l'épidémie ne s'était pas étendue, comme on l'a déjà vu.

Car les cercueils se firent alors plus rares, la toile manqua pour les linceuls et la place au cimetière. Il fallut aviser. Le plus simple, et toujours pour des raisons d'efficacité, parut de grouper les cérémonies et, lorsque la chose était nécessaire, de multiplier les voyages entre l'hôpital et le cimetière. Ainsi, en ce qui concerne le service de Rieux, l'hôpital disposait à ce moment de cinq cercueils. Une fois pleins, l'ambulance les chargeait. Au cimetière, les boîtes étaient vidées, les corps couleur de fer étaient chargés sur les brancards et attendaient dans un hangar, aménagé à cet effet. Les bières étaient arrosées d'une solution antiseptique, ramenées à l'hôpital, et l'opération recommençait autant de fois qu'il était nécessaire. L'organisation était donc très bonne et le préfet s'en montra satisfait. Il dit même à Rieux que cela valait mieux en fin de compte que les charrettes de morts conduites par des nègres, telles qu'on les retrouvait dans les chroniques des anciennes pestes.

– Oui, dit Rieux, c'est le même enterrement, mais nous, nous faisons des fiches. Le progrès est incontestable.

Malgré ces succès de l'administration, le caractère désagréable que revêtaient maintenant les formalités obligea la préfecture à écarter les parents de la cérémonie. On tolérait seulement qu'ils vissent à la porte du cimetière et, encore, cela n'était pas officiel. Car, en ce qui concerne la dernière cérémonie, les choses avaient un peu changé. À l'extrémité du cimetière, dans un espace nu couvert de lentilles, on avait creusé deux immenses fosses. Il y avait la fosse des hommes et celle des femmes. De ce point de vue, l'administration respectait les convenances et ce n'est que bien plus tard que, par la force des choses, cette dernière pudeur disparut et qu'on enterra pêle-mêle, les uns sur les autres, hommes et femmes, sans souci de la décence. Heureusement, cette confusion ultime marqua seulement les derniers moments du fléau. Dans la période qui nous occupe, la séparation des fosses existait et la préfecture y tenait beaucoup. Au fond de chacune d'elles, une grosse épaisseur de chaux vive fumait et bouillonnait. Sur les bords du trou, un monticule de la même chaux laissait ses bulles éclater à l'air libre. Quand les voyages de l'ambulance étaient terminés, on amenait les brancards en cortège, on laissait glisser au fond, à peu près les uns à côté des autres, les corps dénudés et légèrement tordus et, à ce moment, on les recouvrait de chaux vive, puis de terre, mais jusqu'à une certaine hauteur seulement, afin de ménager la place des hôtes à venir. Le lendemain, les parents étaient invités à signer sur un registre, ce qui marquait la différence qu'il peut y avoir entre les hommes et, par exemple, les chiens : le contrôle était toujours possible.

Une épidémie de cécité rend aveugle toute la population d'une ville, à l'exception de la femme d'un ophtalmologue. Placés dans un asile hors de la ville, sous le commandement de l'armée, les aveugles tentent de survivre, un peu aidés par la femme (qui ne révèle pas qu'elle voit encore). Certains aveugles ont été tués par les soldats. Il faut à présent les enterrer.

Maintenant il fallait l'enterrer. Seule la femme du médecin savait dans quel état était le mort, visage et crâne fracassés par la décharge, trois perforations de balle dans le cou et dans la région du sternum. Elle savait aussi que dans tout le bâtiment il n'y avait rien avec quoi creuser une tombe. Elle avait parcouru toute la zone qui leur avait été attribuée et elle avait trouvé seulement une barre de fer. Cela aiderait, mais ce n'était pas suffisant. [...]

Le médecin et sa femme s'en furent donc parlementer et, inconsolable, la jeune fille aux lunettes teintées dit qu'elle les accompagnerait. Par douleur de conscience. À peine parurent-ils sur le seuil de la porte qu'un soldat leur cria, Halte-là, et comme s'il craignait que cette sommation verbale, pourtant énergique, ne fût point respectée, il tira en l'air. Effrayés, ils reculèrent vers le refuge ombreux du vestibule, derrière les planches épaisses de la porte ouverte. Puis la femme du médecin s'avança seule, de sa place elle pouvait observer les mouvements du soldat et en cas de besoin se mettre vite à l'abri. Nous n'avons rien pour enterrer le mort, dit-elle, il nous faudrait une pelle. Au portail, mais à l'opposé de l'endroit où l'aveugle était tombé, un autre militaire apparut. C'était un sergent, mais pas celui d'avant, Qu'est-ce que vous voulez, cria-t-il, Nous avons besoin d'une pelle ou d'une bêche, Il n'y en a pas, allez-vous-en, Nous devons enterrer le corps, Ne l'enterrez pas, laissez-le pourrir par là, Si nous le laissons pourrir il contaminera l'air, Qu'il le contamine donc et grand bien vous en fasse, L'air n'est pas immobile, il est tantôt ici tantôt là. La pertinence de l'argument plongea le militaire dans la réflexion. [...]

Le chauffeur de taxi et les deux agents de police étaient les autres morts, trois hommes robustes, tout à fait capables de prendre soin de leur propre personne et dont la profession consistait, encore que de façon différente, à prendre soin d'autrui, et les voilà fauchés cruellement dans la force de l'âge, en attendant qu'on s'occupe de leur sort. Ils devront attendre que les survivants aient fini de manger, non pas à cause de l'habituel égoïsme des vivants, mais parce que quelqu'un a fait remarquer avec beaucoup de bon sens qu'enterrer neuf corps dans une terre aussi dure et avec une seule bêche était un travail qui durerait au moins jusqu'à l'heure du dîner. Et comme il ne serait pas admissible que les volontaires dotés de bons sentiments triment pendant que les autres se remplissaient la panse, on décida de laisser les morts pour plus tard.[...]

Les uns par indolence, les autres parce qu'ils avaient l'estomac délicat, toujours est-il qu'après avoir mangé personne n'eut envie d'aller exercer la profession de fossoyeur. Quand le médecin, car pour lui c'était plus une obligation professionnelle que pour les autres, dit, mal à l'aise, Allons donc enterrer ces malheureux, pas un seul volontaire ne se présenta. Étendus sur leur lit, tout ce que voulaient les aveugles c'était de pouvoir mener à bon terme leur brève digestion, certains s'endormirent immédiatement et cela n'avait rien d'étonnant après les frayeurs et les secousses qu'ils avaient subies, leur corps, bien que chichement alimenté, s'abandonnait à l'amollissement de la chimie digestive. Plus tard, près du crépuscule, quand les lampes blafardes semblèrent gagner quelque force du fait de la diminution graduelle de la lumière naturelle, montrant en même temps par leur faiblesse qu'elles ne servaient pas à grand-chose, le médecin, accompagné de sa femme, convainquit deux hommes de sa chambrée d'aller avec lui jusqu'à la clôture, ne serait-ce, dit-il, que pour procéder à une évaluation du travail à faire et séparer les corps déjà rigides, puisqu'il avait été décidé que chaque dortoir enterrerait ses propres morts.

L'épidémie favorise-t-elle la séparation ou la consolidation des couples ?

Texte 1 – Albert Camus, *La peste*, 1947

Au bout de quelques jours d'ailleurs, quand il devint évident que personne ne parviendrait à sortir de notre ville, on eut l'idée de demander si le retour de ceux qui étaient partis avant l'épidémie pouvait être autorisé. Après quelques jours de réflexion, la préfecture répondit par l'affirmative. Mais elle précisa que les rapatriés ne pourraient, en aucun cas, ressortir de la ville et que, s'ils étaient libres de venir, ils ne le seraient pas de repartir. Là encore, quelques familles, d'ailleurs rares, prirent la situation à la légère, et faisant passer avant toute prudence le désir où elles étaient de revoir leurs parents, invitèrent ces derniers à profiter de l'occasion. Mais, très rapidement, ceux qui étaient prisonniers de la peste comprirent le danger auquel ils exposaient leurs proches et se résignèrent à souffrir cette séparation.

Au plus grave de la maladie, on ne vit qu'un cas où les sentiments humains furent plus forts que la peur d'une mort torturée. Ce ne fut pas, comme on pouvait s'y attendre, deux amants que l'amour jetait l'un vers l'autre, par-dessus la souffrance. Il s'agissait seulement du vieux docteur Castel et de sa femme, mariés depuis de nombreuses années. M^{me} Castel, quelques jours avant l'épidémie, s'était rendue dans une ville voisine. Ce n'était même pas un de ces ménages qui offrent au monde l'exemple d'un bonheur exemplaire et le narrateur est en mesure de dire que, selon toute probabilité, ces époux, jusqu'ici, n'étaient pas certains d'être satisfaits de leur union. Mais cette séparation brutale et prolongée les avait mis à même de s'assurer qu'ils ne pouvaient vivre éloignés l'un de l'autre, et qu'auprès de cette vérité soudain mise au jour, la peste était peu de chose.

Il s'agissait d'une exception. Dans la majorité des cas, la séparation, c'était évident, ne devait cesser qu'avec l'épidémie. Et pour nous tous, le sentiment qui faisait notre vie et que, pourtant, nous croyions bien connaître (les Oranais, on l'a déjà dit, ont des passions simples), prenait un visage nouveau. Des maris et des amants qui avaient la plus grande confiance dans leur compagne se découvraient jaloux. Des hommes qui se croyaient légers en amour retrouvaient une constance. Des fils, qui avaient vécu près de leur mère en la regardant à peine, mettaient toute leur inquiétude et leur regret dans un pli de son visage qui hantait leur souvenir. Cette séparation brutale, sans bavures, sans avenir prévisible, nous laissait décontenancés, incapables de réagir contre le souvenir de cette présence, encore si proche et déjà si lointaine, qui occupait maintenant nos journées. En fait, nous souffrions deux fois – de notre souffrance d'abord et de celle ensuite que nous imaginions aux absents, fils, épouse ou amante.

Jacob Hansen vient de rentrer de la guerre. Dans la ville de Friendship, il assure désormais la fonction de shérif, embaumeur et pasteur. Alors qu’une épidémie de diphtérie fait ses premières victimes (dont un jeune soldat), sa femme Marta lui demande la permission de quitter la ville pour se protéger et mettre à l’abri leur petite fille Amelia. Jacob refuse.

Après la guerre, tu as perdu la volonté de te battre, tu as perdu l’envie d’imposer ton point de vue dans les petites choses. Ta stratégie, c’est de la rendre heureuse, de maintenir la paix en toutes circonstances – au pire, à battre en retraite, à reconnaître que tu as tort. Mais dans le cas présent, il n’y a pas de discussion possible. Ton devoir semble évident. Tu la serres plus fort contre toi [...]

- Jacob, et si je l’emmenais chez Bette ? Pour une simple visite.
- De quoi ça aurait l’air.
- Ca m’est égal.
- Ca t’est égal ? dis-tu, d’un ton de défi, car tu sais que Marta n’est pas égoïste, qu’elle aime Friendship autant que toi.
- Non, admet-elle. Mais qu’est-ce que je dois faire – rester toute la journée à la maison pendant que tu es dehors ? Et si toi aussi, tu tombes malade, qu’est-ce qu’on fera ?

Tu lui réponds que tu sais t’y prendre avec les morts, que, lorsque la maladie se sera répandue, tu auras encore plus besoin d’elle, mais tu revois le soldat, la façon dont tu as dû forcer ses bras raidis pour qu’ils entrent dans le cercueil, comment tu l’as refermé en glissant le couvercle et en donnant trois coups de marteau sur chaque clou. Tu lui dis que Doc sait ce qu’il fait ; il a bien fait naître Amelia, et pourtant elle se présentait par le siège, non ? Elle soupire dans l’obscurité, sans paraître convaincue, et tu te rends compte que tes arguments restent sereins et logiques alors que les siens sont animés par une peur maternelle. Tu réalises que tu n’as pas du tout compris l’enjeu de la discussion.

- Tu n’as qu’à y aller, si tu veux. Je dirai qu’il s’agit d’une simple visite.
- Non, répond-elle, amère, bien qu’elle ait remporté la victoire. On va rester.

Vous vous écartez l’un de l’autre et vous vous tournez le dos, mais tu te retournes aussitôt et tu blottis tes genoux derrière les siens. Elle te prend alors la main et mordille une de tes jointures pour te montrer qu’elle t’a pardonné.

Une épidémie de cécité rend aveugle toute la population d'une ville, à l'exception de la femme d'un ophtalmologue. Elle se fait néanmoins passer pour aveugle afin d'accompagner son mari dans l'asile désaffecté où sont rassemblés tous les aveugles. Dans le dortoir, se trouve notamment une jeune fille qui était la patiente du médecin.

Adossée au mur du fond, dans l'espace étroit entre les deux rangées de grabats, elle regardait d'un air désespéré la porte à l'autre bout, celle par où ils étaient entrés un jour qui semblait déjà bien lointain et qui maintenant ne menait plus nulle part. Elle se tenait ainsi quand elle vit son mari se lever et se diriger vers le lit de la jeune fille aux lunettes teintées, les yeux fixes comme un somnambule. Elle ne fit pas un geste pour le retenir. Debout, immobile, elle le vit soulever les couvertures et se glisser à côté d'elle, elle vit la jeune fille se réveiller et le recevoir sans protester, elle vit les deux bouches se chercher et se trouver, puis ce qui devait arriver arriva, le plaisir de l'un, le plaisir de l'autre, le plaisir de tous deux, les murmures étouffés, elle dit, Oh, docteur, et ces mots auraient pu être ridicules et ils ne l'étaient pas, il dit, Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris, en effet nous avons raison, comment aurions-nous pu, nous autres qui voyons seulement, savoir ce que lui-même ne sait pas. Couchés sur l'étroit grabat, ils ne pouvaient imaginer qu'ils étaient observés, soudain inquiet le médecin se demanda si sa femme dormait ou si elle rôdait dans les corridors comme toutes les nuits, il fit un mouvement pour retourner dans son lit, mais une voix dit, Ne te lève pas, et une main se posa sur sa poitrine avec la légèreté d'un oiseau, il allait parler, répéter peut-être qu'il ne savait pas ce qui lui avait pris, mais la voix dit, Si tu ne me dis rien je comprendrai mieux. La jeune fille aux lunettes teintées se mit à pleurer, Comme nous sommes malheureux, murmurait-elle, puis, Moi aussi j'en avais envie, moi aussi j'en avais envie, ce n'est pas la faute du docteur, Tais-toi, dit doucement la femme du médecin, taisons-nous tous, il est des moments où les paroles ne servent à rien, comme j'aimerais pouvoir pleurer moi aussi, dire tout avec des larmes, ne pas avoir besoin de parler pour être comprise. Elle s'assit au bord du lit, tendit le bras par-dessus les deux corps comme pour les réunir dans la même étreinte, et se penchant vers la jeune fille aux lunettes teintées elle murmura tout bas à son oreille, Je vois. La jeune fille demeura immobile, sereine, juste déconcertée de n'éprouver aucune surprise, comme si elle le savait depuis le premier jour et qu'elle n'avait pas voulu le dire à haute voix tout simplement parce que c'était un secret qui ne lui appartenait pas. Elle tourna un peu la tête et murmura à son tour dans l'oreille de la femme du médecin, Je le savais, je ne sais pas si j'en ai la certitude, mais je crois que je savais, C'est un secret, tu ne dois le dire à personne, Soyez tranquille, J'ai confiance en toi, Vous pouvez vous fier à moi, je préférerais mourir plutôt que de vous tromper, Tu dois me tutoyer, Non, je ne le peux pas. Elles se murmuraient à l'oreille, tantôt l'une, tantôt l'autre, des lèvres touchaient des cheveux, le lobe d'une oreille, c'était un dialogue sans importance, c'était un dialogue profond, pour autant que de tels contraires puissent se rejoindre, une petite conversation complice qui semblait ignorer l'homme couché entre elles mais qui l'enveloppait dans une logique étrangère au monde des idées et des réalités ordinaires. Puis la femme du médecin dit à son mari, Reste encore un instant, si tu veux, Non, je retourne à notre lit, Alors je vais t'aider. Elle se leva pour lui laisser la liberté de mouvement, contempla un instant leurs deux têtes aveugles, posées côte à côte sur l'oreiller crasseux, leur visage sale, leurs cheveux embroussaillés, seuls leurs yeux resplendissaient inutilement. Il se leva lentement, cherchant un appui, puis resta debout à côté du lit, immobile, indécis, comme si soudain il ne savait plus où il était, alors, comme elle l'avait toujours fait, elle lui prit le bras, mais maintenant ce geste avait un sens nouveau, jamais comme en cet instant il n'avait eu autant besoin d'être guidé, mais il ne le savait pas, seules les deux femmes le surent vraiment quand la femme du médecin toucha le visage de la jeune fille avec son autre main et que celle-ci la prit pour la porter impulsivement à ses lèvres. Le médecin eut l'impression d'entendre pleurer, un son presque inaudible, comme seules peuvent l'être des larmes qui glissent lentement jusqu'aux commissures des lèvres et disparaissent là pour recommencer le cycle éternel des inexplicables douleurs et joies humaines. La jeune fille aux lunettes teintées allait rester seule et c'était elle qu'il fallait consoler, voilà pourquoi la main de la femme du médecin mit tellement de temps à se détacher.

L'amour naissant, force pour affronter l'épidémie ou refuge pour fuir la crise collective ?

Texte 1 : Gabriel García Márquez, *L'Amour au temps du choléra* [*El amor en los tiempos del cólera*, 1985], trad. de l'espagnol (Colombie) par Annie Morvan, 1987.

Le roman raconte l'histoire de Florentino Ariza, un jeune homme pauvre qui tombe amoureux fou de Fermina Daza. Après s'être aimés pendant trois ans, ils sont séparés. Lorsqu'ils se retrouvent, Fermina a épousé un riche médecin. Toute sa vie, Florentino va chercher à s'enrichir pour mériter celle qu'il ne cessera jamais d'aimer. Il parvient à la reconquérir et les deux amants s'offrent une croisière sur un fleuve, tandis que le choléra fait rage dans le pays. Comment faire pour être seuls et vivre leur idylle ?

Florentino Ariza [...] posa alors une question que le capitaine entendit comme l'annonce du salut.

« Une supposition, dit-il : ne pourrait-on faire un voyage direct, sans marchandises ni passagers, sans escales, sans ports, sans rien ? »

Le capitaine répondit que ce ne pouvait être qu'une supposition car la C.F.C. avait des engagements commerciaux que Florentino Ariza connaissait mieux que personne, des contrats pour le transport de marchandises, de passagers, de sacs postaux et de bien d'autres choses encore, pour la plupart inéluctables.

Seule une épidémie à bord permettait de passer outre à toute obligation. On déclarait la quarantaine, on hissait le pavillon jaune et on levait l'ancre d'urgence. Le capitaine l'avait souvent fait à cause des nombreux cas de choléra qui se présentaient aux abords du fleuve, bien que par la suite les autorités sanitaires eussent obligé les médecins à signer des certificats de dysenterie. De surcroît, on avait souvent, dans l'histoire du fleuve, hissé le pavillon jaune de la peste pour frauder des impôts, ou éviter d'embarquer un passager indésirable, ou encore pour empêcher les perquisitions gênantes. Sous la table, Florentino Ariza chercha la main de Fermina Daza.

« Eh bien ! dit-il, faisons cela. »

Le capitaine eut un geste de surprise mais son instinct de vieux renard l'éclaira tout de suite,

« Ce navire est sous mes ordres, dit-il, mais nous sommes tous sous les vôtres. Si ce que vous venez de dire est sérieux, remettez-moi un ordre écrit et nous partons à l'instant bien même. C'était sérieux, bien sûr, et Florentino Ariza signa l'ordre. Au bout du compte, tout le monde savait qu'en dépit des calculs enjoués des autorités sanitaires les temps du choléra n'étaient pas révolus. [...]

On transféra les quelques colis déjà embarqués, on déclara aux passagers qu'il y avait un incident de machines et on les expédia le lendemain à l'aube sur le navire d'une autre compagnie. Si, pour des raisons immorales, voire indignes, ces pratiques étaient monnaie courante, Florentino Ariza ne voyait pas pourquoi il serait illicite d'en user par amour. [...] *La Nouvelle Fidélité* leva donc l'ancre le lendemain matin sans marchandises ni passagers, le pavillon jaune du choléra claquant de joie en haut du grand mât. [...]

De jour, ils jouaient aux cartes, se gavaient de nourriture, faisaient des siestes de granit dont ils émergeaient épuisés et, le soleil à peine couché, ils donnaient libre cours à l'orchestre, buvaient de l'anis et mangeaient du saumon au-delà de toute satiété. [...] Dans quelques bourgs on tirait des coups de canon secourables pour chasser le choléra et en remerciement ils lançaient un petit bramement triste. Les navires d'autres compagnies qu'ils croisaient en chemin leur envoyaient des signaux de condoléances.

Texte 2 – Albert Camus, *La peste*, 1947

– Mais enfin, avait dit Rambert, je suis étranger à cette ville.

– Sans doute, mais après tout, espérons que l'épidémie ne durera pas.

Pour finir, il avait essayé de consoler Rambert en lui faisant remarquer qu'il pouvait trouver à Oran la matière d'un reportage intéressant et qu'il n'était pas d'événement, tout bien considéré, qui n'eût son bon côté. Rambert haussait les épaules. On arrivait au centre de la ville :

– C'est stupide, docteur, vous comprenez. Je n'ai pas été mis au monde pour faire des reportages. Mais peut-être ai-je été mis au monde pour vivre avec une femme. Cela n'est-il pas dans l'ordre ?

Rieux dit qu'en tout cas cela paraissait raisonnable.

Sur les boulevards du centre, ce n'était pas la foule ordinaire. Quelques passants se hâtaient vers des demeures lointaines. Aucun ne souriait. Rieux pensa que c'était le résultat de l'annonce Ransdoc qui se faisait ce jour-là. Au bout de vingt-quatre heures, nos concitoyens recommençaient à espérer. Mais le jour même, les chiffres étaient encore trop frais dans les mémoires.

– C'est que, dit Rambert sans crier gare, elle et moi nous sommes rencontrés depuis peu et nous nous entendons bien.

Rieux ne disait rien.

– Mais je vous ennuie, reprit Rambert. Je voulais simplement vous demander si vous ne pouvez pas me faire un certificat où il serait affirmé que je n'ai pas cette sacrée maladie. Je crois que cela pourrait me servir. [...]

– Soyez sûr que je vous comprends, dit enfin Rieux, mais votre raisonnement n'est pas bon. Je ne peux pas vous faire ce certificat parce qu'en fait, j'ignore si vous avez ou non cette maladie et parce que, même dans ce cas, je ne puis pas certifier qu'entre la seconde où vous sortirez de mon bureau et celle où vous entrerez à la préfecture, vous ne serez pas infecté. Et puis même...

– Et puis même ? dit Rambert.

– Et puis, même si je vous donnais ce certificat, il ne vous servirait de rien.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a dans cette ville des milliers d'hommes dans votre cas et qu'on ne peut cependant pas les laisser sortir.

– Mais s'ils n'ont pas la peste eux-mêmes ?

– Ce n'est pas une raison suffisante. Cette histoire est stupide, je sais bien, mais elle nous concerne tous. Il faut la prendre comme elle est.

– Mais je ne suis pas d'ici !

– À partir de maintenant, hélas ! vous serez d'ici comme tout le monde.

L'autre s'animait :

– C'est une question d'humanité, je vous le jure. Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de ce que signifie une séparation comme celle-ci pour deux personnes qui s'entendent bien.

Rieux ne répondit pas tout de suite. Puis il dit qu'il croyait qu'il s'en rendait compte. De toutes ses forces, il désirait que Rambert retrouvât sa femme et que tous ceux qui s'aimaient fussent réunis, mais il y avait des arrêtés et des lois, il y avait la peste, son rôle à lui était de faire ce qu'il fallait.

– Non, dit Rambert avec amertume, vous ne pouvez pas comprendre. Vous parlez le langage de la raison, vous êtes dans l'abstraction.

Le docteur leva les yeux sur la République et dit qu'il ne savait pas s'il parlait le langage de la raison, mais il parlait le langage de l'évidence et ce n'était pas forcément la même chose. Le journaliste rajustait sa cravate :

– Alors, cela signifie qu'il faut que je me débrouille autrement ? Mais, reprit-il avec une sorte de défi, je quitterai cette ville.

Le docteur dit qu'il le comprenait encore, mais que cela ne le regardait pas.

– Si, cela vous regarde, fit Rambert avec un éclat soudain. Je suis venu vers vous parce qu'on m'a dit que vous aviez eu une grande part dans les décisions prises. J'ai pensé alors que, pour un cas au moins, vous pourriez défaire ce que vous aviez contribué à faire. Mais cela vous est égal. Vous n'avez pensé à personne. Vous n'avez pas tenu compte de ceux qui étaient séparés.

Rieux reconnut que, dans un sens, cela était vrai, il n'avait pas voulu en tenir compte.

– Ah ! je vois, fit Rambert, vous allez parler de service public. Mais le bien public est fait du bonheur de chacun.

– Allons, dit le docteur qui semblait sortir d'une distraction, il y a cela et il y a autre chose. Il ne faut pas juger. Mais vous avez tort de vous fâcher. Si vous pouvez vous tirer de cette affaire, j'en serai profondément heureux. Simplement, il y a des choses que ma fonction m'interdit.

Texte 3– José Saramago, *L'Aveuglement [Ensaio sobre a Cegueira, 1995]*, trad. du portugais par G. Liebrich. 1997.

Dans *L'Aveuglement*, un groupe de sept aveugles guidé par une femme encore voyante s'échappe de l'asile où le gouvernement les avait reclus. Une jeune femme s'attache à un vieillard borgne, avec qui elle promet de vivre une fois qu'ils auront retrouvé la vue.

Le désir monstrueux que nous ne recouvrons pas la vue, Pourquoi, Pour continuer à vivre comme ça, Tu veux dire tous ensemble, ou bien toi avec moi, Ne m'oblige pas à répondre, Si tu étais juste un homme tu pourrais éluder la réponse, comme font tous les hommes, mais tu as dit toi-même que tu étais un vieillard, et un vieillard, si avoir vécu aussi longtemps a un sens, ne devrait pas tourner le dos à la réalité, réponds, Moi avec toi, Et pourquoi veux-tu vivre avec moi, Tu veux que je le dise devant tout le monde, Nous avons fait les uns devant les autres les choses les plus sales, les plus laides, les plus répugnantes, ce que tu as à me dire n'est sûrement pas pire, Eh bien si tu le veux, soit, parce que l'homme que je suis encore aime la femme que tu es, Ça t'a donc tant coûté de faire une déclaration d'amour, À mon âge, le ridicule fait peur, Tu n'as pas été ridicule, Oublions ça, je t'en supplie, Je n'ai pas l'intention d'oublier ni de te laisser oublier, C'est absurde, tu m'as obligé à parler, et maintenant, Et maintenant c'est mon tour, Ne dis rien que tu puisses regretter, rappelle-toi la liste noire, Si je suis sincère aujourd'hui, qu'importe que je doive le regretter demain, Tais-toi, Tu veux vivre avec moi et je veux vivre avec toi, Tu es folle, Nous vivrons désormais ensemble ici comme un couple et nous continuerons à vivre ensemble si nous devons nous séparer de nos amis, deux aveugles doivent pouvoir voir plus qu'un aveugle, C'est de la folie, tu n'es pas amoureuse de moi, Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'être amoureuse, je n'ai jamais été amoureuse de personne, j'ai juste couché avec des hommes, Tu me donnes raison, Ce n'est pas vrai, Tu as parlé de sincérité, dis-moi donc s'il est vraiment vrai que tu m'aimes, Je t'aime assez pour vouloir être avec toi, et c'est la première fois que je dis ça à quelqu'un, Tu ne me dirais pas ça si tu m'avais rencontré avant, un homme âgé, à moitié chauve, avec des cheveux blancs, un bandeau sur un œil et une cataracte dans l'autre, La femme que j'étais avant ne l'aurait pas dit, je le reconnais, c'est la femme d'aujourd'hui qui l'a dit, Nous verrons alors ce que dira la femme que tu seras demain, Mets-moi à l'épreuve, Quelle idée, qui suis-je pour te mettre à l'épreuve, c'est la vie qui décide ces choses-là, Elle en a déjà décidé une.

(Edition du Seuil, p. 342)

Texte 4 – Jean-Marie Gustave Le Clézio, *La Quarantaine*, 1995

En quarantaine sur l'île Plate frappée par la variole, Léon fait la connaissance d'une Indienne : Suryavati.

Je regarde son visage, sa peau de cuivre. Ses yeux sont couleur d'ambre, couleur du crépuscule. Je n'ai jamais vu une fille aussi belle, je suis amoureux.

« Comment est-ce, là-bas, d'où tu viens ? »

Sa voix est un peu étouffée. Elle ne veut plus parler de sa mère. C'est elle qui veut poser des questions.

« Comment est-ce, en France, en Angleterre ? Parle-moi de l'Angleterre. Est-ce que c'est très beau, avec de grands jardins et des palais, et des enfants qui ressemblent à des princes et des princesses ? »

D'une poche de son sari, elle extrait un morceau de papier qu'elle déplie soigneusement. C'est pour moi qu'elle l'a apporté, elle savait qu'elle me trouverait ici. C'est une page de *l'illustrated London News* sur laquelle sourit un poupon monstrueux. En dessous il y a écrit : FRY'S Finest COCOA.

Je ne peux m'empêcher de rire. Ici, sur cette plage, dans cette île où nous sommes abandonnés, la figure du bébé hilare a quelque chose de dérisoire et de pas sérieux. Suryavati se met à rire elle aussi, en cachant sa bouche avec sa main. Finalement, nous ne savons pas pourquoi nous rions. C'est la première fois depuis des jours, c'est un bonheur. [...] Cette fin de journée est passée très vite. J'entends le bruit de la mer qui vient, et cette vibration sourde qui semble sortir du socle de l'île. Il me semble que j'ai en moi une électricité, une force nouvelle. Pour la première fois depuis des jours, je ne sens plus la menace qui pèse sur l'île, j'ai même oublié l'émeute ».

(Edition Gallimard, « Folio », p. 135- 138)

¹ La veille, alors que tous les Indiens s'étaient regroupés sur la plage pour attendre un bateau, la déviation de trajectoire du navire salubre a entraîné un déchaînement de violence opposant Indiens et Européens

Quel rapport au temps la quarantaine impose-t-elle ?**Texte 1 – Albert Camus, *La peste*, 1947**

En particulier, tous nos concitoyens se privèrent très vite, même en public, de l'habitude qu'ils avaient pu prendre de supputer la durée de leur séparation. Pourquoi ? C'est que lorsque les plus pessimistes l'avaient fixée par exemple à six mois, lorsqu'ils avaient épuisé d'avance toute l'amertume de ces mois à venir, hissé à grand-peine leur courage au niveau de cette épreuve, tendu leurs dernières forces pour demeurer sans faiblir à la hauteur de cette souffrance étirée sur une si longue suite de jours, alors, parfois, un ami de rencontre, un avis donné par un journal, un soupçon fugitif ou une brusque clairvoyance, leur donnait l'idée qu'après tout, il n'y avait pas de raison pour que la maladie ne durât pas plus de six mois, et peut-être un an, ou plus encore.

À ce moment, l'effondrement de leur courage, de leur volonté et de leur patience était si brusque qu'il leur semblait qu'ils ne pourraient plus jamais remonter de ce trou. Ils s'astreignaient par conséquent à ne penser jamais au terme de leur délivrance, à ne plus se tourner vers l'avenir et à toujours garder, pour ainsi dire, les yeux baissés. Mais, naturellement, cette prudence, cette façon de ruser avec la douleur, de fermer leur garde pour refuser le combat étaient mal récompensées. En même temps qu'ils évitaient cet effondrement dont ils ne voulaient à aucun prix, ils se privaient en effet de ces moments, en somme assez fréquents, où ils pouvaient oublier la peste dans les images de leur réunion à venir. Et par là, échoués à mi-distance de ces abîmes et de ces sommets, ils flottaient plutôt qu'ils ne vivaient, abandonnés à des jours sans direction et à des souvenirs stériles, ombres errantes qui n'auraient pu prendre force qu'en acceptant de s'enraciner dans la terre de leur douleur.

Ils éprouvaient ainsi la souffrance profonde de tous les prisonniers et de tous les exilés, qui est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien. Ce passé même auquel ils réfléchissaient sans cesse n'avait que le goût du regret. Ils auraient voulu, en effet, pouvoir lui ajouter tout ce qu'ils déploraient de n'avoir pas fait quand ils pouvaient encore le faire avec celui ou celle qu'ils attendaient – de même qu'à toutes les circonstances, même relativement heureuses, de leur vie de prisonniers, ils mêlaient l'absent, et ce qu'ils étaient alors ne pouvait les satisfaire. Impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblions bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaines font vivre derrière des barreaux.

Edition Gallimard, « Folio », p. 80-81

Texte 2 – Jean-Marie Gustave Le Clézio, *La Quarantaine*, 1995

Il n'y avait que quelques heures que nous avions débarqué sur Plate², et il me semblait que cela faisait déjà des jours, des semaines. C'étaient des heures très longues, où chaque instant était différent, bousculés comme nous l'étions par le vent et la pluie, à la recherche d'un endroit où rester. Des heures sans parler, à attendre le coup de sirène du schooner³ qui nous annoncerait le moment de nous hâter jusqu'à la baie des Palissades pour nous embarquer pour Maurice. A la fin de la journée, il y a eu une éclaircie, et j'ai couru jusqu'à la pointe la plus au sud, au bout de la plage, pour voir la ligne de Maurice qui émergeait des nuages, juste un instant, un trait blanc le long des récifs, et les formes des hautes montagnes. Puis tout s'est refermé et la nuit est venue.

Edition GALLIMARD, « Folio », p. 73-74

² Plate et Maurice désignent des îles dans l'Océan Indien

³ Goélette, voilier équipé de deux à sept mâts

Texte 3 – José Saramago, *L'Aveuglement [Ensaio sobre a Cegueira, 1995]*, trad. du portugais par G. Liebrich. 1997.

Chacun a-t-il raconté la dernière histoire du temps où il voyait, demanda le vieillard au bandeau noir, Je vais raconter la mienne, s'il n'y a personne d'autre, dit la voix inconnue, S'il y a quelqu'un d'autre il parlera après, racontez donc, La dernière chose que j'ai vue était un tableau, un tableau répéta le vieillard au bandeau noir, et où était-il, J'étais allé au musée, c'était un champ de blé avec des corbeaux et des cyprès et un soleil qui donnait l'impression d'être fait de morceaux de soleils, ça m'avait l'air d'avoir été peint par un Hollandais, Je crois que oui, mais il y avait aussi un chien qui s'enfonçait, le pauvre était déjà à demi-enterré, Quant à celui-ci, il ne peut qu'avoir été peint par un espagnol, personne avant lui n'avait peint un chien comme ça, personne après lui ne s'y est plus hasardé, Probablement, et il y avait une charrette chargée de foin et tirée par des chevaux qui traversait une rivière, Avec une maison à gauche, Oui, Alors c'est d'un Anglais, ça se pourrait, mais je n'y crois pas, car il y avait aussi une femme avec un enfant dans les bras, Des femmes avec des enfants dans les bras, la peinture n'en manque pas, C'est vrai, je l'avais remarqué, Ce que je ne comprends pas c'est comment des peintures aussi différentes et des peintres aussi différents pouvaient se trouver sur un seul tableau, et il y avait aussi des hommes qui mangeaient, Il y a eu tant de déjeuners, de goûters et de dîners dans l'histoire de l'art qu'il est impossible à cette seule indication de savoir qui mangeait, Les hommes étaient au nombre de treize, Ah, alors c'est facile, continuez, il y avait aussi une femme nue avec des cheveux blonds dans une coquille qui flottait sur la mer, et beaucoup de fleurs autour d'elle, Italien, bien entendu, Et une bataille, c'est comme pour les repas et les mères avec un enfant dans les bras, ça ne suffit pas pour savoir qui est le peintre, Avec des morts et des blessés, C'est naturel, tôt ou tard, tous les enfants meurent, et les soldats aussi, Et un cheval épouvanté, Avec des yeux qui lui sortaient des orbites, Exactement les chevaux sont ainsi, et quelques autres tableaux y avait-il encore dans votre tableau, Je n'ai pas eu le temps de le découvrir, je suis devenu aveugle au moment où je regardais le cheval, La peur rend aveugle dit la jeune fille aux lunettes teintées, Vous avez raison, nous étions déjà aveugles au moment où nous avons été frappés de cécité, la peur nous a aveuglés, la peur fera que nous continuerons à être aveugles, Qui est l'homme qui parle, demanda le médecin, un aveugle, répondit la voix, un simple aveugle, c'est tout ce qu'il y a ici.

(Edition du Seuil, p. 125-126)

Texte 4 – José Saramago, *L'Aveuglement [Ensaio sobre a Cegueira, 1995]*, trad. du portugais par G. Liebrich. 1997.

Un estomac qui fonctionne à vide se réveille tôt. Plusieurs aveugles ouvrirent les yeux alors que le matin était encore loin, et dans leur cas ce ne fut pas tellement à cause de la faim mais parce que leur horloge biologique, comme on l'appelle souvent, était déjà en train de se dérégler, ils crurent qu'il faisait grand jour et se dirent, J'ai trop dormi, mais comprirent vite que non, leurs camarades ronflaient toujours, l'équivoque n'était pas possible. Or les livres nous enseignent, et davantage encore l'expérience vécue, que qui se lève tôt par plaisir, ou qui a dû le faire par nécessité, tolère mal que d'autres continuent à dormir à poings fermés en sa présence, et c'est doublement vrai dans le cas qui nous occupe car il y a une grande différence entre un aveugle qui dort et un aveugle à qui il n'a servi à rien d'avoir ouvert les yeux. Ces fines observations de nature psychologue, apparemment sans raison face à la dimension extraordinaire du cataclysme que ce récit s'attache à décrire, ont pour seul objet d'expliquer pourquoi tous les aveugles étaient réveillés si tôt, certains, comme il fut dit au début, furent secoués de l'intérieur par un estomac exigeant, mais d'autres furent arrachés au sommeil par l'impatience nerveuse des matineux qui ne se gênèrent pas pour faire plus de bruit que le strictement inévitable et tolérable dans des concentrations humaines de casernes et de chambrées. Ici il n'y a pas que des personnes discrètes et bien élevées, certains sont des malappris qui se soulagent matinalement de leurs glaires et de leurs flatulences sans se soucier de leurs voisins, et, comme cela se répète tout le long du jour, l'atmosphère devient de plus en plus lourde, et il n'y a rien à faire, la porte est la seule ouverture, les fenêtres sont si hautes qu'il est impossible de les atteindre.

Couchée à côté de son mari, le plus près possible l'un de l'autre à cause de l'étroitesse du lit, mais aussi par plaisir, et ils avaient eu beaucoup de mal à observer le décorum au milieu de la nuit et à ne pas faire comme ceux que quelqu'un avait traités de porcs, la femme du médecin regarda sa montre. Celle-ci marquait deux heures vingt-trois minutes. Elle la regarda plus attentivement et constata que l'aiguille des secondes ne bougeait pas. Elle avait oublié de remonter cette maudite montre, ou plutôt c'était elle la maudite, La maudite c'est moi qui n'ai même pas été fichue d'accomplir un devoir aussi simple, au bout de juste trois jours d'isolement. Incapable de se dominer, elle fondit en sanglots convulsifs, comme si le pire des malheurs venait de lui arriver.

(Edition du Seuil, p. 114-115)

La fin de l'épidémie : un retour à la vie d'avant est-il possible/ souhaitable ?

Texte 1 – Albert Camus, *La peste*, 1947

Rieux montait déjà l'escalier. Le grand ciel froid scintillait au-dessus des maisons et, près des collines, les étoiles durcissaient comme des silex. Cette nuit n'était pas si différente de celle où Tarrou et lui étaient venus sur cette terrasse pour oublier la peste. La mer était plus bruyante qu'alors, au pied des falaises. L'air était immobile et léger, délesté des souffles salés qu'apportait le vent tiède de l'automne. La rumeur de la ville, cependant, battait toujours le pied des terrasses avec un bruit de vagues. Mais cette nuit était celle de la délivrance, et non de la révolte. Au loin, un noir rougeoiement indiquait l'emplacement des boulevards et des places illuminés. Dans la nuit maintenant libérée, le désir devenait sans entraves et c'était son grondement qui parvenait jusqu'à Rieux.

Du port obscur montèrent les premières fusées des réjouissances officielles. La ville les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard, Tarrou, ceux et celle que Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c'était leur force et leur innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait. Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Texte 2 – Stewart O’Nan, *Un mal qui répand la terreur [A Prayer for the Dying, 1999]*, Trad. de l’anglais (Etats-Unis) par Jean-François Ménard, 2001

Tirillé entre sa foi et ses devoirs de shérif, entre la quête de salut et la volonté de sauver les corps, Jacob a mené une lutte chaotique contre la diphtérie, favorisant parfois sa propagation. Sa femme et sa fille en sont mortes. Néanmoins, il a utilisé ses talents d’embaumeur pour maintenir leurs corps chez lui.

Parce que tu crois toujours, n’est-ce pas ? Parce que tu aimes véritablement ce monde.

Tu n’en es plus très sûr, non ? Il est plus facile d’être seul.

Non.

Si. Seul, sans personne d’autre. Ne mens pas, c’est ce que tu aimes.

- Non, dis-tu, bien que cela n’ait rien à voir non plus avec l’humilité.

Toute cette idée de la pénitence est égoïste, inconsidérée. On ne peut pas marchander avec Dieu, l’acheter avec de la piété.

C’est ce que tu as découvert – que, même avec les meilleures intentions, même avec tes sermons soigneusement médités, tes sentiments profonds, tes bonnes actions, tu ne peux sauver personne, encore moins toi-même.

Et pourtant, ce n’est pas une défaite. Après tout ce qui t’est arrivé, tu peux encore être sauvé. [...]

Tu ramasses la pelle, tu souffles la chandelle et tu sors de la caverne. [...] Tu regardes à l’est, vers Shawano, puis tu prends la direction de Friendship, la pelle éraflant ta jambe à chaque pas.

Ce n’est pas un mystère à tes yeux, la raison pour laquelle tu fais cela. Ce n’est pas un secret. Un homme perdu n’a d’autre envie que de rentrer chez lui. Un paria, ne serait-ce qu’au fond de lui-même, a besoin d’avoir sa place quelque part, d’être, au bout du compte, pardonné. Les âmes en enfer ne lèvent-elles pas les yeux vers le Ciel ? Ce soir, songes-tu, tu as besoin de retrouver ceux que tu aimes.

(Editions de l’Olivier, p. 255-256)

Texte 3 – José Saramago, *L’Aveuglement [Ensaio sobre a Cegueira, 1995]*, trad. du portugais par G. Liebrich. 1997.

De fête fut le banquet du matin. Les aliments sur la table, outre qu’ils étaient fort maigres, auraient répugné à n’importe quel appétit normal, comme toujours dans les moments d’exaltation la force des sentiments avait pris la place de la faim, mais la joie leur servait de mets, personne ne se plaignit, même ceux qui étaient encore aveugles riaient comme si les yeux qui voyaient déjà étaient les leurs. Quand ils eurent fini, la jeune fille aux lunettes teintées eut une idée, Et si j’allais mettre sur la porte de mon appartement un papier pour dire que je suis ici, si mes parents reviennent ils pourront venir me chercher, Emmène-moi avec toi, j’ai envie de savoir ce qui se passe au-dehors, dit le vieillard au bandeau noir, Et sortons nous aussi, dit à sa femme celui qui avait été le premier aveugle, il se peut que l’écrivain voie et qu’il envisage de retourner chez lui, j’essaierai de trouver quelque chose de mangeable en chemin, Je ferai de même, dit la jeune fille aux lunettes teintées. Quelques minutes plus tard, le médecin alla s’asseoir à côté de sa femme, le garçonnet louchon somnolait sur un coin du canapé, le chien des larmes, couché, le museau sur les pattes de devant, ouvrait et fermait les yeux de temps à autre pour montrer que sa vigilance n’avait pas faibli, par la fenêtre ouverte, malgré la hauteur de l’étage, entrait une rumeur de voix changées, les rues devaient être noires de monde, la multitude criait deux mots, Je vois, prononcés par ceux qui avaient recouvré la vue, prononcés par ceux qui soudain la recouvraient, Je vois, je vois, en vérité l’histoire dans laquelle on disait, Je suis aveugle, semble appartenir à un autre monde. Le garçonnet louchon murmurait sans doute du fond d’un rêve, Tu me vois, tu me vois maintenant, peut-être adressait-il cette question à sa mère, peut-être la voyait-il. La femme du médecin demanda, Et eux, et le médecin dit, Ce garçon-ci, probablement, sera guéri quand il se réveillera, pour les autres ce ne sera pas différent, sans doute sont-ils en train de recouvrer la vue en ce moment même, celui qui va être pris de panique ce sera notre ami au bandeau noir, Pourquoi, À cause de sa cataracte, depuis le temps où je l’ai examinée elle doit être comme un nuage opaque, Il deviendra aveugle, Non, car dès que la vie aura repris son cours normal, dès que tout recommencera à fonctionner, je l’opérerai, c’est une question de semaines, Pourquoi sommes-nous devenus aveugles, Je ne sais pas, on découvrira peut-être un jour la raison, Veux-tu que je te dise ce que je pense, Dis, Je pense que nous ne sommes pas devenus aveugles, je pense que nous étions aveugles, Des aveugles qui voient, Des aveugles qui, voyant, ne voient pas.

La femme du médecin se leva et alla à la fenêtre. Elle regarda en contrebas la rue jonchée d’ordures, les gens qui criaient et chantaient. Puis elle leva la tête vers le ciel et le vit entièrement blanc, Mon tour est arrivé, pensa-t-elle. La peur soudaine lui fit baisser les yeux. La ville était encore là.

(Edition du Seuil, p. 364-365)

BIBLIOGRAPHIE

Les épidémies dans la littérature

1.1) Corpus primaire

- BRINK André, *The Wall of the Plague*. London, Faber & Faber, 1984.
- BRINK André, *Le Mur de la peste*. Trad. de l'anglais par Jean Guiloineau. Paris, Stock, 1991.
- CAMUS Albert, *La Peste* [1947]. Paris, Gallimard, « Folio », 1972.
- GARCIA MARQUEZ Gabriel, *El amor en los tiempos del cólera* [1985], Barcelona, Mondadori, 2002.
- GARCIA MARQUEZ Gabriel, *L'Amour au temps du choléra*. Trad. de l'espagnol (Colombie) par Annie Morvan, Paris, Grasset, 1987.
- GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Cien años de soledad* [1967], Barcelona, Mondadori, 2003 [2^e ed.].
- GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Cent ans de solitude*, trad. de l'espagnol (Colombie) par Claude Durand, Paris, Points, « Poche », 1997.
- GOYTISOLO Juan, *Las virtudes del pájaro solitario*, Barcelone, Seix Barral, 1988.
- GOYTISOLO Juan, *Les Vertus de l'oiseau solitaire*. Trad. de l'espagnol par Aline Schulman, Paris, Fayard, 1990.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, *La Quarantaine*, Paris, Gallimard, 1995.
- O'NAN Stewart, *A Prayer for the Dying*, New York, Picador USA, 1999.
- O'NAN Stewart, *Un Mal qui répand la terreur*. Trad. de l'américain par Jean-François Ménard, Paris, Editions de l'Olivier, « Petite bibliothèque », 2004.
- SARAMAGO José, *Ensaio sobre a Cegueira*, Lisboa, Caminho, 1995.
- SARAMAGO José, *L'Aveuglement*. Trad. du portugais par Geneviève Leibrich, Paris, Seuil, 1997.

1.2) Textes d'appui

Romans

- BELLATIN Mario, *Salon de beauté* [*Salón de belleza*, 1994], trad. de l'espagnol (Mexique) par André Gabastou, Paris, Stock, 2000.
- BOCCACE Jean, *Le Décaméron* [*Il Decameron*, 1348-1358], Trad. de l'italien par G.Clerico, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2006.
- CAMUS Albert, *L'État de Siège* [1948], *Œuvres complètes*, volume II (1944-1948), sous la dir. de Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2006.
- CARRIÈRE Jean, *La Caverne des pestiférés*, Paris, éd. Pauvert, « Le Livre de Poche », 1978-1979.
- CHODERLOS DE LACLOS Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, édition établie, présentée et annotée par Catriona Seth, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 2011.
- DEFOE Daniel, *Journal de l'Année de la Peste*, [*A Journal of the Plague Year, 1666*], trad. de l'anglais par Francis Ledoux, Paris, Gallimard, 1959.
- DEVILLE Patrick, *Peste et Choléra*, Paris, Seuil, 2012.
- DURAS Marguerite, *Le Vice Consul*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1963.
- DURAS Marguerite, *India Song*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1973.
- FRANGIAS Andréas, *L'Épidémie* [1972], trad. du grec par Jacques Lacarrière, Paris, Gallimard, 1978.
- GIONO Jean, *Le Hussard sur le Toit*, Paris, Gallimard, 1972.
- GUIBERT Hervé, *À l'Ami qui ne m'a pas sauvé*, Paris, Gallimard, « Folio », 1993.

- LAGERKVIST Pär, *Le Nain* [*Dvärigen*, 1943], Trad. du suédois par Marguerite Gay, Paris, Stock, 2003.
- MAJOR André, *L'Épidémie. Histoire de déserteurs*, Montréal, éd. du Jour, 1975.
- MANN Thomas, *Mort à Venise* [*Der Tod in Venedig*, 1913]. Trad. de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Bibliothèque des Arts, 1994.
- MANZONI Alessandro, [*I Promessi Sposi*, 1859] *Les Fiancés. Histoire milanaise du XVIIIe siècle*. Trad. de l'italien par Yves Branca, Paris : Gallimard, « Folio Classique », 1995.
- MATHESON Richard, *Je suis une légende* [*I am Legend*, 1954], Trad. de l'anglais (américain) par Nathalie Serval, Paris : Gallimard, coll. « Folio SF », n°53, 2001.
- MAUGHAM Somerset, *La Passe dangereuse* [*The Painted Veil*, 1925]. Trad. de l'anglais par E.R Blanchet, Paris, éditions 10/18, 1985.
- MIMOUNI Rachid, *Tombéza*, Paris, éd. Robert Laffont, 1984.
- MIMOUNI Rachid, *L'Honneur de la tribu*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989.
- MIMOUNI Rachid, *Une Peine à vivre*, Paris, Stock, 1991.
- NAVARRÉ Marguerite (de), *L'Heptaméron*, Paris, Classiques Garnier, 2005.
- OUELLETTE MICHALSKA Madeleine, *L'Été de l'île de Grâce*, Montréal, Québec Amérique, 1993.
- ROTH Philippe, *Némésis* [2010], trad. de l'anglais (américain) par Marie-Claire Pasquier, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2012.
- SARAMAGO José, *La Lucidité* [*Ensaio sobre a Lucidez*, 2004] Trad. du portugais par Geneviève Liebrich, Paris, Seuil, 2002.

Théâtre

- IONESCO Eugène, *Rhinocéros* [1959], Paris, Gallimard, 1972.
- SOPHOCLE, *Œdipe Roi*, trad. du grec par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1965.

Poésie

- DESNOS Robert, « La peste », in *Contrée*, Paris, Gallimard, « Poésie/Gallimard », 2013.
- LA FONTAINE Jean (de), « Les Animaux malades de la peste », *Les Fables* [1668-1694], édition mise à jour, Paris, Flammarion, 2007.

Autres

- HOMÈRE, *L'Illiade*, Livre I, Trad du grec par Gérard Fry, Paris, Les Belles Lettres, Coll. « La roue à livres », 1998.
- LUCRECE, *De la nature des choses* [*De Rerum natura*], Trad. du latin par José Kany-Turpin, Paris, Aubier, 1993.
- POE Edgar Allan, « Le Roi Peste » [*King Pest*, 1835], in *Nouvelles Histoires extraordinaires*, trad. de l'anglais (américain) par Charles Baudelaire, Paris, Le Livre de Poche, « Classiques », 1972.
- THUCYCIDÈS, *La Guerre du Péloponnèse*, Trad. du grec par Jean Voilquin. Paris, Garnier Flammarion, 1993.
- La Bible – Ancien Testament*

Pour des récits d'épidémie relevant de la science-fiction, consultez cette bibliographie :
<https://resf.hypotheses.org/category/travaux/biblios>

Quelques ouvrages sur Albert Camus et son oeuvre

- ASTORG Bertrand (d'), « De la peste et d'un nouvel humanitarisme », *Esprit*, octobre 1947, p. 620-621.
- BAUDORRE Philippe, COCULA Bernard, MONFERIER Jacques (dir.), *Cahiers de Malagar : Il y a 50 ans, La Peste de Camus, Les Cahiers de Malagar, XIII*, Automne 1999, Centre François Mauriac de Malagar.
- CAMUS Albert, « Lettre d'Albert Camus à Roland Barthes sur *La Peste* », 1955.
- CAMUS Albert, *Discours de Suède* (réunit le discours du 10 décembre 1957 à Stockholm, et la conférence du 14 décembre 1957 « L'Artiste et son temps » prononcée à l'Université d'Upsal.)
- CARDINAL Jacques, « Papiers d'épidémie : Écriture et purification dans *La Peste* de Camus », *Poétique: Revue de théorie et d'analyse littéraires*, n°126, 2001, p. 217-243.
- CLARA SANTOS Ana, DUSSERT Jean-Baptiste, JESUS CABRAL Maria (de), (dir.), *Lumières d'Albert Camus. Enjeux et relectures*, Paris, Le Manuscrit, « Exotopies », 2012.
- CORBIN Arnaud, *Camus et l'homme sans Dieu*, Paris, éd. Le Cerf, « La nuit surveillée », 2007.
- CROCHET Monique, *Les Mythes dans l'œuvre de Camus*, Paris, Éditions Universitaires, 1973.
- DANA Catherine, *Fictions pour mémoire. Camus, Perec et l'écriture de la Shoah*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- DUBOIS Lionel (dir.), *Albert Camus et la femme*, Actes du colloque de Poitiers sur Albert Camus, 26, 27 et 28 mai 2005, Paris, éd. des amitiés camusiennes, 2007.
- FAES Hubert, BASSET Guy (eds), *Camus, la philosophie et le christianisme*, Paris, Le Cerf, 2012.
- FEKI Kamel, « Effacement et dérision dans *La Peste* de Camus », *Cause Commune*, n°4, Paris, éd. du Cerf, 2008.
- FITCH Brian T., « *La Peste* comme texte qui se désigne, Analyse des procédés d'autoreprésentation », *Albert Camus 8*, 1976.
- GAY-CROSIER Raymond, LEVI-VALENSI Jacqueline (dir.), *Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte ?*. Actes du Colloque du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle (Juin 1982), Gallimard, 1985.
- GAY-CROSIER Raymond, LEVI-VALENSI Jacqueline (dir.), *Camus, Cahiers de l'Herne*, Paris, 2013.
- GUERIN Jeanyves, *Camus : portrait de l'artiste en citoyen*. Paris, éd. François Bourin, 1993.
- GUERIN Jeanyves (dir.), *Dictionnaire Albert Camus*, Paris, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 2009.
- GUERIN Jeanyves, *Albert Camus. Littérature et politique*, Paris, Honoré Champion, 2013.
- HERBECK Jason, « Le Discours du malaise dans *La Peste* d'Albert Camus », *The French Review*, Vol. 78, No. 5 (Apr., 2005), p. 920-932.
- JEANSON Francis, « Albert Camus ou l'âme révoltée », *Les Temps Modernes*, mai 1952, n°79, p. 2070-2090.

- LEVI VALENSI Jacqueline, « Temps et récit dans *La Peste* » in *Roman 20-50*, 2, 1986, p.27-46.
- LEVI VALENSI Jacqueline, « Ce qu'il est possible de dire », in Jean Bessière, Gilles Philippe (dir.), *Problèmes du roman, problématique des genres*, Paris, Champion, 1999, p. 256-267.
- LOUBET DEL BAYLE Jean-Louis, *L'Illusion politique au XX^e siècle des écrivains témoins de leur temps : J. Romain, Drieu La Rochelle, Aragon, Camus*, Paris, éd. Economica, 1999.
- MINO Hiroshi, *Le Silence dans l'œuvre d'Albert Camus*, préface de Paul Viallaneix, Paris, Corti, 1987.
- MOUNIER Emmanuel, *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos, L'espoir des désespérés*, Paris, Seuil, 1953.
- MURAT Michel, « La peste comme analogie » (conférence en ligne sur Canal U), Colloque « Albert Camus : littérature, morale, philosophie », ENS ULM, 12 novembre 2007.
http://www.canal-u.tv/video/ens_paris/la_pestes_comme_analogie.3135
- RADULESCU Domenica, « L'Amour dans *La Peste* », *Dalhousie French Studies* 33, 1995, p. 83-95.
- SARTRE Jean-Paul Sartre, « Réponse à Albert Camus », *Les Temps modernes*, n°82, août 1952.
- SERVOISE Sylvie, « Penser l'histoire contre la philosophie de l'histoire : sur *La Peste* et *L'Homme révolté* de Camus », revue *Raison Publique*, 7 novembre 2013.
<http://www.raison-publique.fr/article62.html>
- STERLING Elwyn F., « Albert Camus' "La Peste": Cottard's Act of Madness », *College Literature*, Vol. 13, n°2 (Spring, 1986), p. 177-185.
- SVANDRA Philippe, « Sauver les corps, pour que l'avenir demeure possible », *Présence d'Albert Camus*, revue publiée par la Société des Etudes Camusiennes, n°4, 2013, p. 23-36.
- VANBORRE Emmanuelle Anne (dir.), *The Complexity of Camus's Writing*, Palgrave Macmillan, 2012.
- VOISINE-JECHOVA Hana, « La peste comme interrogation existentielle : parallèles et anti parallèles entre Lagerkvist et Camus », *Revue de littérature comparée* 2/2001, n° 298, p. 263-274.
- WEYEMBERGH, Maurice, *Albert Camus ou la mémoire des origines*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Le point philosophique », 1998.

Quelques ouvrages sur l'épidémie

ARTAUD Antonin, « *Le Théâtre et la peste* », in *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938.

AUGE Marc, HERZLICH Claudine, *Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*. Montreux, éd. des Archives contemporaines, Coll. « Ordres sociaux », 1983.

BAYLE Ariane (dir.), *La Contagion : enjeux croisés des discours médicaux et littéraires (XVIe-XIXe siècle)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013.

BOULOUMIE Arlette (dir.) ; *Écriture et maladie – Du bon usage des maladies*, Paris, Imago, 2003.

CHEVE Dominique, SIGNOLI Michel, « Les corps de la contagion corps atteints, corps souffrants, corps inquiétants, corps exclus ? », *Revue Corps*, n°5, 2008, p. 11-14.

CLAVANDIER Gaëlle, *La Mort collective : Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, 2004.

DELUMEAU Jean, LEQUIN Yves (dir.), *Les Malheurs des temps : histoire des fléaux et calamités en France*, Paris, Larousse, coll. « Mentalités, vécus et représentation » 1987.

FABRE Gérard, *Épidémies et contagions. L'imaginaire du mal en Occident*, Paris, PUF, 1998.

FLEURY Cynthia, *Les Pathologies de la démocratie*, Paris, Fayard, 2005.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1977.

HILDESHEIMER Françoise, *Fléaux et société : de la Grande Peste au choléra. XIV^e – XIX^e siècles*, Paris, Hachette, 1993.

LABOURET Denis, « Contagion et abjection dans *Le Hussard sur le toit* », *Le Hussard sur le toit de Jean Giono*. Actes du colloque d'Arras, 1995, pp. 71-85.

LEVY Joseph, NOUSS Alexis, *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1994.

LOMBARD Jean, VANDEWALLE Bernard, *Philosophie de l'épidémie. Le temps de l'émergence*, Paris, L'Harmattan, 2007.

SONTAG Susan, *La Maladie comme métaphore [Illness as Metaphor, 1978]*, Trad. de l'américain par Marie-France de Paloméra, Paris, éd. Christian Bourgois, 1993.

SONTAG Susan, *Le Sida et ses métaphores [Aids and its Metaphor, 1989]*. Traduit de l'anglais par B.Mattheussent, Paris, éd. Christian Bourgois, 2005.

VIGARELLO Georges, *Histoire des pratiques de santé. Le sain et le malsain depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1999.

WALD-LASOWSKI Patrick, *Syphilis. Essai sur la littérature française du XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1992.